

Théâtre Avec « Silence complice », les losers gagnent nos cœurs

John, c'est le grand brun, hâbleur, drôle mais un peu inquiétant, toujours au bord de l'explosion, imprévisible. Bill, c'est le petit châtain, plus réfléchi, plus tendre, sous influence mais pas dupe... Et Silence complice, c'est le chien ou plutôt la chienne, un lévrier de course dans lequel nos deux antihéros ont investi dans des conditions pas très claires... Silence complice, c'est l'avenir de ce duo improbable qui attend son heure.

Cela fait des années qu'ils attendent leur heure, ces deux minables qui depuis leur naissance ont la mouise accrochée à leurs basques. La mère de Bill était illettrée, le père de John s'est tiré quand il était tout gosse, la copine de Bill l'a largué, la sœur de John bosse dans un sex-shop... Petits boulots, aide sociale, coups minables... Tout ce qu'ils ont, c'est leur amitié. Et ce chien sur lequel ils vont tout miser...

Silence complice, la pièce de Daniel Keene (auteur australien né en 1955), n'est située ni dans le temps, ni dans l'espace. Thomas Röss, le metteur en scène de la Compagnie des Rives de l'Ill, qui a présenté cette nouvelle création le week-end dernier à l'Espace 110 d'Illzach, n'en dit pas plus mais suggère si bien que nous voilà -très probablement- transportés dans un bled de l'Amérique profonde, quelque part entre les fifties et les sixties, bercés par les grands tubes d'Elvis.

Cinématographique

Constitué de 22 scènes très courtes – seule celle de la beuverie semble s'étirer jusqu'au malaise – parlant une langue du quotidien, la pièce, très cinématographique, fait le grand écart entre drame et comédie, espoir et désillusion. On rigole de la philosophie à la petite semaine de John, ce pauvre gars qui s'imagine qu'en laissant ses idées fermenter elles prendront de la valeur comme du « vieux » vin, on s'émeut de l'évocation d'un passé d'une tristesse infiniment banale. Et l'on pressent que tout cela finira mal.

Avec un décor constitué de dessins et de vidéos (œuvres de Dominique Rousseau) projetés sur le fond de scène, des accessoires



Loïc Risser et Sylvain Urban.
Photo Dom Poirier

réduits au strict minimum (une table, deux chaises), le tout dans un camaïeu d'orange, teinte chaude et nostalgique, Thomas Röss a fait le choix de l'épure. Rien ne vient détourner le spectateur du texte, des personnages et de leur incarnation par deux comédiens formidables. Avec cette manière d'ajuster sans cesse son jean en rentrant le ventre et bombant le torse, cette petite tape sur le cœur pour signifier que chez les filles, les sentiments ça compte, ces déhanchements sur les airs de Presley, cette violence rentrée qui explose soudain, Loïc Risser campe un John magnifique et pathétique qui fait son cinéma pour ne pas voir la profondeur de sa chute. Dans un rôle plus en retrait, plus délicat, Sylvain Urban ne se laisse pas écraser et rend son Bill infiniment attachant.

Silence complice, c'est la victoire de la simplicité au théâtre, la beauté des paumés qui perdent tout mais au final gagnent le cœur des spectateurs.

Hélène Poizat

■ **Y ALLER** «Silence complice», par la Cie des Rives de l'Ill. Nouvelles représentations les 5 et 6 avril à 20 h 30, à l'Espace 110, 1 avenue des Rives-de-l'Ill à Illzach. Tél. 03.89.52.18.81. Tarifs : 15 €, 12 €.